

CONFÉDÉRATION SUISSE

QU'EN RESTERA-T-IL ?

Les fêtes de la Confédération ont été belles, sérieuses, émouvantes. Quittant pour deux jours l'aride champ de bataille de la politique, les mandataires du peuple suisse se sont assis à l'ombre de l'arbre de la Patrie et désaltérés à la source limpide et fraîche des souvenirs du passé. C'est en pleine période de crise intérieure que nous avons célébré le sixième centenaire de l'alliance perpétuelle jurée par nos pères : depuis longtemps les passions n'avaient pas été plus échauffées et les esprits plus divisés. A peine peut-on parler de trêve. Autour de cette scène rustique de Schwytz, où revivaient les faits les plus glorieux de notre histoire, retentissait encore l'écho des luttes de la veille. Mille détails, dans les discours des orateurs officiels, rappelaient qu'il y avait là des hommes appartenant à deux camps différents. Quelques-uns même ont exposé en toute franchise leurs griefs et leurs vœux. Ils ont bien fait. Ce n'est pas en dissimulant nos divisions réelles sous la banalité de phrases usées que nous ramènerons notre pays dans les voies de la justice, du support mutuel et de la paix.

Pourtant, au-dessus de toutes les divisions a plané la grande image de la patrie. Tous les partis, même ceux qui ont le plus de motifs de se plaindre, ont tenu à affirmer leur attachement au pays et à revendiquer leur place au soleil de la Confédération. Il n'y a pas eu de boudeurs. Les fêtes du centenaire ont prouvé qu'il n'y a en Suisse que des partis patriotes, que nos querelles et nos rancunes politiques ne portent pas atteinte à notre sentiment national et que personne ne songe à imputer à la Suisse les fautes de ses représentants. Elles n'auraient prouvé que cela, qu'elles mériteraient de vivre comme de belles, utiles et sérieuses journées, dans le souvenir de tous ceux qui y ont pris part.

Il y a eu plus encore : il y a eu de bonnes intentions exprimées ; on a parlé d'examen de conscience à faire, d'engagements à prendre, d'alliance à renouveler. Qu'en restera-t-il ? Ferons-nous sérieusement ce retour sur nous-mêmes, auquel on nous convie, ou bien imiterons-nous ces chrétiens qui ne vont à l'église que pour appliquer au prochain les exhortations du prédicateur ?

Cette tendance ne nous est, hélas, que trop naturelle. Nous voyons la paille dans l'œil du voisin, nous ne voyons pas la poutre dans le nôtre. Nous levons les bras au ciel lorsqu'on nous parle de gouvernements exclusifs, arbitraires. C'est que ces gouvernements sont composés de nos adversaires politiques ; mais nous ne songeons guère à nous demander si nos amis, lorsqu'ils sont au pouvoir, ne tombent pas dans les mêmes travers. Nous sommes prompts à accuser nos confédérés d'autres confessions d'intolérance, mais nous-mêmes, à nos propres yeux, nous sommes sans péchés.

Peut-être le bon grain semé le 1^{er} août germara-t-il dans quelques cœurs ; peut-être quelques-uns réfléchiront-ils sérieusement aux paroles qu'ils ont entendues et arriveront-ils à une conception plus vraie du devoir de la justice envers autrui.